

RTP 558p

*Grèce (M)*



**LA PRÉTENDUE  
BATAILLE LITTÉRAIRE  
EN GRÈCE**

(SECONDE ÉDITION)

Bibliothèque Maison de l'Orient



129997

558p

RTP

RTp 5584



**LA PRÉTENDUE**  
**BATAILLE LITTÉRAIRE**  
**EN GRÈCE**

---

(SECONDE ÉDITION)

## I

Le raccord prochain des chemins de fer de la Grèce libre avec le réseau européen va mettre le voyage d'Athènes à la portée de tout le monde. Plus de mer à traverser, plus d'itinéraires compliqués à étudier des semaines d'avance. Le jour qu'on voudra, on montera dans son sleeping-car à Genève, à Paris ou à Berlin, pour n'en descendre qu'au pied du Parthénon.

Les rapports fréquents qui en résulteront avec l'Orient rendront plus actuelle pour beaucoup la question linguistique. Qu'y a-t-il de vrai dans les différentes notions des étrangers sur la langue grecque moderne ?

La chose a son intérêt pratique, car le grec ne se parle pas seulement dans le royaume actuel de Grèce, mais dans toutes les parties de l'Empire d'Orient : à Constantinople d'abord, bien entendu, à Smyrne, à Thessalonique, à Jérusalem, à Alexandrie; on le retrouve jusque dans ces régions dangereuses

et désolées de l'Asie-Mineure et de la Haute-Egypte où les ravages de l'invasion turque n'ont pu faire disparaître complètement ni la race, ni la langue qu'y avaient implantées les siècles de l'antiquité.

Malheureusement, ceux même des Européens qui ont fait dans leur jeunesse de bonnes études grecques hésitent à se servir de l'instrument précieux dont ils disposent, et cela par incertitude sur son efficacité. C'est à qui les découragera d'avance. « Ah! bien oui, essayez donc de citer du Platon dans un village d'Asie-Mineure. Vous ne seriez même pas compris à Athènes! »

Ceux qui parlent ainsi se trompent grandement: non seulement pour Athènes, foyer de la culture grecque, mais pour plus d'un village d'Asie-Mineure, à peine marqué sur la carte, et qui n'en a pas moins sa société littéraire, dont les communications sont des modèles de style. Il faut rechercher la cause de cette erreur trop répandue.

C'est d'abord, avant tout, la prononciation barbare enseignée depuis Erasme dans tous les collèges d'Occident, qui produit l'ahurissement du premier moment chez les hellénistes étrangers. En débarquant au Pirée ou à Patras, ne comprenant pas un mot de qui se dit autour d'eux, ils se demandent si c'est la langue grecque elle-même, comme ils l'ont peut être ouï

dire, qui a changé au point d'être devenue méconnaissable ?

Un coup-d'œil aux journaux, si notre voyageur a eu l'idée d'en acheter quelqu'un en arrivant, a vite fait de le rassurer. Les affiches et les avis officiels imprimés dans les ports et les gares, achèvent de le ramener à ses souvenirs classiques. Pour peu que son attention se soutienne pendant un séjour, ne fût-ce que d'une semaine, son opinion sera faite. Le grec d'aujourd'hui est bien le grec d'autrefois, sauf quelques modifications qu'un lettré familiarisé avec les anciens n'aura pas de peine à s'assimiler.

En revanche, ceux qui ne peuvent pas étudier la question sur les lieux et par la pratique, entendront ou liront parfois d'étranges paradoxes.

Le plus répandu, c'est qu'il y a aujourd'hui en Grèce deux langues absolument distinctes, la langue écrite qui se rapproche du grec ancien, et la langue parlée qui serait celle des chansons populaires. Deux partis, selon les mêmes auteurs, existeraient à ce sujet dans le pays, se faisant une guerre acharnée pour arriver à supprimer l'une des deux formes au profit de l'autre.

Il y a là exagération manifeste. La disproportion des deux « partis » est telle qu'un seul peut être vraiment regardé comme belligérant, et même comme

existant : il est en possession du « champ de bataille » : c'est celui qui veut maintenir et maintient en effet la « katharévoussa », ou langue moderne épurée qui se rapproche de celle des anciens, sans toutefois se confondre avec elle.

Si les opposants, partisans de l'usage exclusif de la langue dite populaire, sont plus connus des étrangers, ce n'est pas qu'il soient les plus nombreux, tant s'en faut. On appelle en Grèce « malliari » (chevelus) cette variété de décadents ; si l'on voulait poursuivre en français familier cette comparaison capillaire, on dirait au contraire qu'ils sont « quatre pelés et deux tondus ».

Mais une demi-douzaine de gens qui crient font plus de bruit que mille qui se taisent ; et le mouvement qu'ils se donnent pour faire prévaloir leurs idées trouve d'autant plus facilement un écho en Occident, que deux ou trois des plus agités y résident, à commencer par M. Psicharis, naturalisé français, gendre de Renan, et titulaire à Paris de la chaire de grec moderne.

A n'entendre que ces voix d'expatriés sur une question qu'ils devraient connaître, on est naturellement disposé à les croire sur parole.

Or « la Grèce moderne, selon ces messieurs, n'a pas encore de langue ; et cela, parce qu'il lui plaît de

«faire la dédaigneuse» et de renier comme un patois dont elle rougit, sa langue véritable, qui a produit des poésies pleines de charme, et qui est encore aujourd'hui en usage chez ses paysans et ses bergers. Elle s'efforce maladroitement d'y substituer le grec de Xénophon. Mégalomanie absurde, qu'il faut couper à la racine en se mettant résolument à écrire «comme on parle», c'est-à-dire à employer en tout, exclusivement, même pour le langage officiel, le style et l'orthographe des chansons populaires».

«Comme on parle». N'ont-ils pas été jusqu'à dire que les orateurs de la Chambre grecque ne parviennent à sortir de la langue vulgaire qu'en préparant par écrit et lisant leurs discours! Or il n'y a pas de tribune où l'on lise moins qu'à celle d'Athènes : le règlement même de la Chambre s'y oppose. Ceci donne la mesure de l'exactitude des renseignements fournis.

Rétablissons les faits. La Grèce n'a garde de renier comme un patois la langue naïve et gracieuse de ses poètes champêtres. Mais celle «que tout le monde parle» n'est pas uniquement celle-là, pas plus qu'elle n'est ni ne prétend être celle de Xénophon.

Les contre-vérités des «vulgaristes» n'arrivent pas à diviser l'opinion, parce que leur nombre est aussi infime que leurs arguments sont insuffisants;

mais s'il s'élève souvent des huées, quelquefois même une explosion d'indignation contre eux, il faut avouer que ce n'est pas sans sujet.

## II

La question, en effet, a une portée plus grande qu'une simple dispute philologique ; et ceux qui entreprennent de la poser ainsi blessent au vif le sentiment patriotique.

Non pas qu'il soit nécessaire maintenant de prouver par des efforts d'archaïsme la descendance des Hellènes : ils n'en sont plus là, et il y a longtemps que les fantaisies d'un Fallmerayer, à qui il plaisait de ne voir en eux qu'une peuplade slave, ont cessé d'amuser même les plus crédules amateurs de l'invraisemblable. Mais la langue des ancêtres est un héritage sacré ! celle des Grecs plus que toute autre. Organe immortel des gloires de l'antiquité, puis de la propagation de l'Évangile, elle a servi à exprimer ce que le Ciel et la terre ont produit de plus sublime. Liée dès l'origine aux destinées de la religion chrétienne, si profondément ancrée elle-même dans le cœur de l'Hellénisme, la langue grecque a partagé toutes les épreuves, tous les martyres de l'Église et de la patrie. Toujours menacée, persécu-

tée, déracinée momentanément çà et là par la violence matérielle, elle a survécu aux inénarrables malheurs qui ont brisé pendant des siècles l'existence politique de la Grèce; elle a été défendue sans relâche, transmise de génération en génération, comme un flambeau sacré, à travers la sombre horreur de l'oppression turque, par les meilleurs et les plus sages de la race vaincue. En attendant le réveil de 1821, Koraïs et ses émules ont préparé avec leurs plumes de grammairiens la glorieuse résurrection pour laquelle d'autres fourbissaient leurs épées; et dans le musée où la Grèce moderne garde les souvenirs de ses gloires, elle a eu raison d'aligner, avec les portraits héroïques des combattants de la guerre sacrée, la série grave des prêtres et des savants qui n'ont cessé d'enseigner la nation captive.

Pas plus qu'elle ne saura jamais les noms de tous les obscurs soldats tombés pour la patrie, elle ne pourra immortaliser sur la toile ou le marbre chacun des innombrables et humbles apôtres qui au péril de leur vie, eux aussi, tenaient dans les cryptes, de leurs pauvres chapelles, à voix basse et presque dans les ténèbres, cette «Ecole secrète» dont le peintre Gyzis a fait un si touchant tableau.

Ils n'ont pas travaillé en vain. La Grèce du vingtième siècle, quoi qu'en disent ceux qui cherchent à

défaire l'œuvre de leurs devanciers, n'en est pas à se chercher une langue. Cette langue existe. Elle diffère quelque peu du grec de l'Évangile, qui s'écarte légèrement lui-même de celui de Xénophon, lequel à son tour n'était pas celui d'Homère. C'est l'évolution inévitable d'un idiôme qui n'a jamais cessé d'être parlé et écrit pendant plus de trois mille ans. Encore a-t-il moins changé depuis Xénophon que le français depuis le fameux serment de Louis le Germanique.

La principale différence, la seule même qui soit réelle, est dans la syntaxe : la construction de la phrase s'est simplifiée et rapprochée de celle des langues modernes. L'immense variété des désinences antiques s'est réduite à un moindre nombre de conjuguaisons et de déclinaisons : les formes du futur et de l'infinitif ont changé. Ces modifications se sont produites naturellement et graduellement au cours des siècles : elles sont entrées dans le génie de la langue. La jeune Grèce, en renaissant à la vie politique, s'est trouvée en présence de ces faits accomplis : bien loin de « faire la dédaigneuse », elle les a simplement acceptés, et sa langue a été, dès le début et depuis, le grec moderne et non le grec ancien.

Plus apparentes, et cependant beaucoup plus superficielles, étaient certaines déformations introduites

dans le parler du peuple, par l'infiltration de mots tures et vénitiens, suite douloureuse des invasions étrangères. Joignez-y le dédain de l'orthographe commun à tous autrefois et aujourd'hui encore aux classes inférieures en tous pays, et vous aurez l'explication de cette physionomie étrange qu'offrent à la lecture (beaucoup moins à l'oreille) certains morceaux où quelques-uns voudraient voir l'unique et parfait modèle de la littérature grecque de l'avenir.

C'est cela que la génération de 1821 n'a pas accepté. Renoncer définitivement, systématiquement à toute réminiscence de l'antiquité, c'était une déchéance volontaire et absurde : c'était de plus, une limitation pratiquement inapplicable. Car d'une part, le goût et le sentiment patriotique devaient éliminer peu à peu, consciemment et inconsciemment, les plus choquants des termes étrangers et parasites : de l'autre, les nécessités créées par le progrès quotidien, par le développement de la vie politique, sociale, commerciale et littéraire, appelaient sans cesse l'adjonction de vocables nouveaux. Or ceux-ci se trouvant tout faits, en abondance inépuisable et sous une forme achevée, dans le riche trésor de la langue ancienne, quoi de plus naturel que d'aller les y chercher au fur et à mesure des besoins ? La nation grandissante ne pouvait se contenter indéfiniment du vocabulaire restreint

qui avait suffi aux plus déshérités de ses enfants à l'époque de sa misère. Les additions successives s'imposaient par la force des choses. Elles ne constituent pas du reste un phénomène particulier à la Grèce : tous les peuples en sont là plus ou moins. Il n'est jeu si enfantin, invention si prosaïque qui ne les force tous les jours à enrichir vaille que vaille leur dictionnaire : et plût au Ciel que ce fût toujours dans une direction aussi rationnelle ! Reprendre le langage de ses propres auteurs classiques, ne vaut-il pas mieux, après tout, que d'emprunter en l'estropiant celui d'un peuple étranger ? « Proespéris » en grec est-il plus choquant à l'oreille que « five o'clock tea » prononcé à la française ? et « viopalestis » n'a-t-il pas plus de grâce et de force, pour dépeindre celui qui « lutte pour la vie », que le massacre de mots anglais, dont quelques journalistes, de l'autre côté du détroit, ont fait « struggleforlifeur ? »

Si l'on ne peut éviter absolument les termes classiques, insistent les intransigeants du vulgarisme, on devrait les transformer, changer leurs désinences, les pétrir en un mot à l'image de la langue populaire. Mais l'exilé de noble race qui rentre en possession de la maison de ses pères, et qui y retrouve intacte et complète, l'argenterie de leur temps de prospérité, ne se privera pas volontairement d'en faire usage ;

encore moins mutilera-t-il à plaisir ses formes élégantes pour leur donner quelque ressemblance avec l'écuelle ou la cuiller de bois que son aïeul a pu se confectionner, faute de mieux, dans des jours de détresse et d'exil. Celle-ci est une relique touchante ; mais elle ne saurait être un modèle. C'est elle qu'il faut enfermer, avec attendrissement et respect, mais résolument, dans le trésor intangible des souvenirs.

C'est pourtant au travail ingrat d'une déformation systématique de la plus admirable langue du monde que s'acharnent avec une espoir puéril les trois ou quatre écrivains qui composent l'armée philologique de M. Psicharis. Toujours possédés de l'idée « d'écrire comme on parle », ils reprochent à la « katharévousa » d'être factice ; elle l'est infiniment moins que leurs propres compositions. Ils avouent eux-mêmes combien il leur est laborieux d'écrire une lettre ordinaire dans le style qu'ils voudraient imposer à tous comme le seul naturel. Mais tout ne vaut-il pas mieux à leurs yeux que cette langue aristocratique, épurée, qui affiche hautement sa descendance illustre ? Arrière tout ce qui rappelle le grec ancien ! Le parti-pris est poussé si loin qu'il en devient grotesque : les noms des héros d'Homère eux-mêmes ne trouvent pas grâce devant ces minuscules Vandales. Quand on saura que l'un d'eux a cru

mettre l'Iliade à la portée de tout le monde en désignant la belle Hélène par le diminutif villageois «Léniô», comme nous traduirions Françoise de Rimini par «Fanchon», on avouera que ces littérateurs-là relèvent plutôt d'Offenbach et de Scarron que de Malherbe et de Vaugelas.

### III

C'est vraiment une sorte de profanation que de présenter ces aberrations enfantines comme un hommage rendu au passé, et de vouloir les rattacher à l'admirable et touchante floraison de chants populaires qu'on a appelée avec raison l'œuvre d'un peuple poète. Fauriel, Marcellus et d'autres ont fait connaître en Occident cette poésie héroïque et charmante qui célèbre les exploits, pleure les deuils et chante les pures idylles des klephtes d'autrefois. Elle est familière et chère à tout l'hellénisme. Elle vit dans toutes les mémoires. Il est naturel qu'elle tente des imitateurs. Mais le pastiche est toujours un genre dangereux: et il serait déplorable que de jeunes auteurs, à qui l'inspiration ne manque pas, se laissassent entraîner à voir dans ces petits chefs-d'œuvre la seule forme possible de la poésie grecque de nos jours.

Chacun sait ce qu'une certaine rusticité naïve

dans les termes peut ajouter de grâce et même d'émotion à l'expression de sentiments touchants. La chanson française en offre plus d'un exemple : qui n'a pleuré sur la « Lettre du troupiér à sa payse : »

*Ros', l'intention d'la présente  
Est d't'informér d'ma santé.  
L'armée française est triomphante  
Et moi j'ai l'bras gauche emporté . . .*

*La chos' qui fait qu'j'enrage  
C'est d'mourir loin du pays,  
Au moins quand on meurt au village  
On peut dir' bonsoir aux amis !*

*On a sa plac' derrière l'église  
On a son nom sur un' croix d'bois  
Où l'on espère que la payse  
Viendra prier quelquefois . . .*

Mais on ne saurait, sans étonner fâcheusement l'oreille et le goût, traiter dans ce style tous les sujets, même poétiques.

L'imitation n'a de sens que sur des thèmes analogues à celui des originaux. Dans ces limites, les aspirants novateurs ne s'écarteraient pas de la tradition antique, laquelle admettait couramment la disparité des dialectes dans des écrits de la même époque, voire

des mêmes auteurs et dans le même ouvrage, si l'effet à produire l'exigeait. La poésie lyrique des anciens était presque exclusivement écrite dans la langue dorienne : les chœurs même des grands tragiques d'Athènes, destinés à être chantés, offrent à l'oreille cette mélodie large et sonore, alternant avec l'atticisme du dialogue parlé. Chaque chose à sa place et en son temps, c'est la règle du bon goût comme du bon sens, et le vrai « naturel » ne saurait s'en écarter.

Mais c'est surtout dans la prose sérieuse que la contrefaçon laborieuse des malliari se heurte à des difficultés insurmontables et sombre dans le ridicule.

Perdant de vue les limites étroites imposées à leur paradoxale initiative par la nature même des choses, et, ajoutons-le, par l'énormité de la tâche que leur naïveté voudrait aborder, ils ne se contentent pas de faire à plume que veux-tu litière de l'orthographe dans des romans qu'ils entendent imposer comme modèles aux générations futures : mais ils trouvent fort mauvais que l'Église, le gouvernement, la magistrature, l'armée, la marine et l'administration refusent de les suivre dans cette voie. Grande colère quand les deux autorités, judiciaire et ecclésiastique, sur lesquelles ils avaient risqué leur premier essai, ont retourné à leur auteurs, comme non avenus, des actes rédigés avec cette liberté fantaisiste.

Et pourtant, pouvait-on sérieusement croire qu'il en serait autrement? En toutes les matières où la précision est de rigueur, comme la théologie et la jurisprudence, force est de s'en tenir à une langue fixée depuis longtemps par des documents écrits. Cela est si vrai que les nouveautés les plus audacieuses dans leur temps n'y ont pas échappé. Le protestantisme par exemple, après avoir aboli pour son culte le latin catholique, pour le remplacer par le dialecte populaire de l'époque dans chaque pays, a dû, sous peine de perdre jusqu'aux dernières traces de certitude dogmatique, se fossiliser dans des formes qui aujourd'hui ne sont peut-être guère plus intelligibles aux ignorants que le latin à ceux d'autrefois. L'anglais du Prayer-Book anglican est-il celui qui se parle en ce moment autour des tables à thé du Royaume-Uni? Bien plus, la loi humaine elle même, pour n'être pas incessamment mise en question et défigurée, a consacré, sans changement depuis des siècles, en France, en Angleterre et ailleurs, des locutions aujourd'hui tellement surannées et tombées en désuétude que le simple mortel est obligé de se les faire traduire pour se marier, tester, hériter, vendre ou acheter. Mais combien ces difficultés seraient inextricables, si ce vieux langage devait être sans cesse éliminé par un plus nouveau! De quel pas suivre? Et l'on n'aurait

pas seulement affaire au temps qui ne cesse d'apporter des changements aux choses humaines, mais à la diversité des lieux. Car le langage populaire n'est pas un, quoi qu'en disent ses partisans : moins encore l'orthographe populaire. S'il n'y a qu'une manière de bien parler, il y en a cent de mal écrire ; et il ne faut pas croire que celle de M. Psichari dans ses livres, ni, ce qui est plus grave, dans ses leçons à l'école des langues orientales de Paris, soit celle de tout l'Orient grec, même chez les paysans.

Qui n'a observé les différences de vocabulaire qui séparent, dans tous les pays, certaines provinces même très-rapprochées ? J'ai visité en France une région peu éloignée du centre, où le peuple n'a point de patois proprement dit, et dont le français cependant ferait singulière figure dans un document légal. Une femme y est désignée comme un « blanc-bonnet ; » les crevettes y sont des « sauterelles ; » un vêtement s'appelle un « meuble », et il faut un esprit averti pour deviner qu'il s'agit d'une camisole de tricot, quand un vieux mendiant alité vous demande « un corset ! » Tout cela est du français sans doute ; mais qu'en diraient les autres Français, qui cependant pourraient citer, chacun dans son terroir, des variantes également curieuses ? La langue officielle aurait d'étranges cabrioles à faire pour passer dans tous ces cerceaux.

IV

Tout le monde en Grèce juge ces divagations comme elles le méritent. Aussi la « bataille littéraire » n'existe-t-elle que dans l'imagination de cette pincée d'insurgés qui essaient vainement de présenter comme pendante une question depuis longtemps et unanimement résolue contre eux.

Jamais peut-être, en effet, on n'a vu en matière aussi abstraite, un accord aussi complet dans toute une nation composée d'éléments hier encore dispersés et disparates. Lettrés et paysans, gens du monde et gens de la rue s'entendent comme une seul homme pour rechercher une épuration toujours plus complète de la langue; et s'il y a encore des différences entre le parler des uns et celui des autres, ce n'est pas qu'ils suivent des routes différentes: c'est qu'ils ne peuvent marcher tous du même pas. L'éducation est inégale ici comme ailleurs; la sève classique coule naturellement avec plus d'abondance à l'Université que sur la place du marché. Mais la tendance est la même: où les premiers sont arrivés les autres arriveront sous peu. C'est affaire non seulement d'instinct, mais de volonté réfléchie; leur bon sens, comme leur patriotisme délicat, sera toujours réfractaire à la cam-

pagne de mutilation sacrilège que voudrait organiser une infime et impuissante minorité.

On n'y met point de pédanterie toutefois : les formes plus au moins relevées s'emploient selon les circonstances. L'homme de lettres qui donne des ordres à son cocher se servira des mots familiers restés à l'usage de l'écurie : le cocher, s'il parle politique (et il en parle souvent) emploiera sans effort le langage des livres et des journaux où il a puisé ses informations. Et il n'est nullement flatté si son supérieur croit se mettre à sa portée par l'affectation d'un parler vulgaire : au contraire, il retient et s'approprie avec empressement les formes plus attiques dont on s'est servi avec lui. Tous ceux qui ont employé des domestiques ou des ouvriers Grecs ont pu le constater ; et il est touchant de voir avec quel soin respectueux de pauvres gens, qui parfois savent à peine tenir une plume, s'appliquent à choisir leurs expressions pour ne pas déshonorer la langue par l'emploi écrit (*scripta manent!*) d'un mot irrégulier ou malsonnant.

J'ai parlé des journaux. Ils sont fort nombreux à Athènes et lus avidement par toutes les classes. Un seul essai a été fait pour y introduire la langue dite populaire : M Gabriélidis, directeur de la grande feuille « Acropolis » a essayé d'éditer en cette lan-

gue, pour les travailleurs, un journal intitulé «*Er-gatis*» (l'ouvrier). Il a eu juste trois numéros: vu les résultats de la vente, le quatrième a jugé plus sage de ne pas paraître.

Il entre donc chaque jour, par la force des choses comme par la volonté des hommes, des mots anciens, ou formés selon les règles anciennes, dans le langage commun à tous. L'inverse, comme de raison, n'ayant pas lieu, et la langue du peuple ne se recrutant pas de termes nouveaux, celle-ci tend à se rapprocher toujours davantage de celle des classes supérieures et finira par se confondre presque entièrement avec elle.

Le sentiment public s'est fait jour d'une manière tragique quand le prétendu «*traducteur*» de l'Iliade a osé porter ses essais de vulgarisation jusque sur l'Évangile! Le sang a coulé dans les rues d'Athènes: le Patriarche de Constantinople est intervenu pour stigmatiser comme un acte d'irréligion véritable la tentative sacrilège.

Si sa chute a fait du bruit, celle de ses collègues, qui en fait moins, est aussi réelle et aussi profonde. Leurs ouvrages ont trouvé peu de lecteurs: et c'est ce qui les porte à nier l'existence de la très-belle langue dans laquelle ont écrit leurs émules plus heureux. Quand ils affirment que leur patrie n'a vu sur-

gir, avant eux, que des œuvres médiocres; ils n'ont pas l'excuse de l'ignorance. Les noms qui se presseraient sur les lèvres indignées de tous ceux qui parlent grec, ils les connaissent mieux que personne. Sans aller bien loin, n'est ce pas un cousin germain de M. Psicharis que ce Démétrius Vikélas, qui a vu traduire ses livres charmants dans toutes les langues de l'Europe? Rien de pareil ne s'est produit pour les ouvrages de M. Psicharis lui-même: donc la littérature de M. Vikélas et des autres ne vaut rien, elle n'existe pas...

Mais ce qui a porté au paroxysme l'exaspération des «chevelus», c'est le succès de la petite bibliothèque «populaire» créée par l'initiative du même M. Vikélas et d'un autre écrivain délicat, M. Drossinis. Il s'agit d'une série de publications à bon marché, demandées à différents auteurs par un comité ou «Syllogos», et destinées à fournir des lectures à la jeunesse pauvre et studieuse, si nombreuse dans l'Orient grec. Dès l'apparition du premier volume, M. Psicharis, hors de lui, constatait que ces livres faits pour le peuple n'affectaient pas dans leur style la vulgarité voulue des siens.... Des lettres furieuses s'envolèrent de sa plume pour flageller dans les journaux d'Athènes et le «Syllogos» et son fondateur.

Peine perdue! Le public, cet humble public même



qui est censé ne comprendre que la langue populaire, a accueilli avec enthousiasme les petits livres de la bibliothèque Vikélas. Le premier, imprimé à dix mille exemplaires, a dû être réédité immédiatement, tant la demande dépassait l'offre: et chacun pouvait voir, à certaines heures, des rangées entières de ces petits décrotteurs si honnêtes et si pauvres que tout le monde connaît à Athènes, assis derrière leurs boîtes à cirage et tenant chacun à la main un des volumes au cartonnage orange de la nouvelle collection, non donnés gratuitement, mais bel et bien achetés de l'argent de leurs modestes gains. Et dire que ce peuple ingrat laisse chez le libraire les ouvrages où les hommes aux longs cheveux se sont tant essoufflés à essayer de parler comme lui!..

Pis encore: le peuple n'admet pas que ces paysanneries truquées soient la reproduction de son propre langage: il ne s'y reconnaît pas: et naguère encore un journal égayait ses lecteurs des étonnements d'un brave ouvrier devant un morceau de cette provenance: «Qu'est-ce que cela veut dire? Nous ne comprenons pas ces mots-là nous autres... Mais probablement c'est comme cela que l'on parle à Paris!...»

Déboires et dépits de quelques romanciers malheureux, tâtonnements de quelques «jeunes» mieux doués et qui cherchent leur voie, c'est donc là tout le

fond, passablement étroit, comme on voit, de la prétendue « bataille littéraire ». Elle ne sera pas bien meurtrière. Les anathèmes des « malliari » ne tueront pas plus le grec que l'apostasie de M. Renan n'a tué l'Évangile.

« Écrire comme on parle » est le rêve des réformateurs de l'orthographe en tous pays. Jusqu'à présent le rêve ne s'est réalisé nulle part dans un chef-d'œuvre qui permette d'escompter de très-brillants succès dans l'avenir. Les plus intéressés à la réforme — c'est-à-dire à l'abolition — de l'orthographe et de la grammaire, sont naturellement ceux qui ne savent ni l'une ni l'autre; et leurs invites rappellent toujours quelque peu celles du renard à la queue coupée. Certains « malliari » ont parlé de fonder une école où seraient appliquées leurs théories. Mais logiquement, si ces théories étaient admises, le plus simple serait de fermer toutes les écoles, puisqu'il s'agit de parler et d'écrire comme les illettrés.

Cette campagne bizarre est une curiosité et rien de plus. On ne persuadera pas facilement à dix au douze millions d'hommes de parler et d'écrire leur propre idiome au rebours de leur goût, de leur sens commun, de leurs traditions et de leurs besoins. Les langues se forment et se perfectionnent par les auteurs qu'on lit, elles ne se laissent pas déformer par ceux qu'on ne lit pas.

